

Bulletin de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord

Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord. Bulletin de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord. 1930.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LE M'ZAB et ses SECRETS

Le M'Zab est devenu un pays charmant... pour le Touriste. Jadis aller au M'Zab était un voyage difficile, long et pénible. Il fallait plus de trente six heures pour se rendre de Laghouat à Ghardaïa et la voiture publique qui assurait le service n'était rien moins que confortable. Emporter des provisions de route était de la plus élémentaire prudence car, sauf Tilmrent qu'on atteignait après douze heures de voyage à travers la région des dayas et Berrian, dans le chaos de la chebka, le pays désertique n'offre aucune ressource. Se loger à Ghardaïa était problématique et il fallait le plus souvent avoir recours à l'amabilité des Officiers des Affaires Indigènes pour trouver un gîte.

Malgré toutes les difficultés, les petits désagréments que comportait le voyage, il n'était pas sans charme, attrayant même par ses péripéties, ses imprévus et ses aléas. A Laghouat, on s'entassait tant bien que mal, plutôt mal que bien, pêle-mêle avec les burnous, les couffins, et les ballots de toute espèce, dans la pauvre guimbarde, antique diligence de France exilée terminant ses jours sur les pistes du désert, qui assurait le service de la poste. Il y avait bien ce qu'il était convenu d'appeler le coupé, mais ces places privilégiées étaient réservées aux personnages officiels et tout le monde ne pouvait y prétendre: il fallait alors se résigner au contact peu agréable des burnous et des couffins. A voir les maigres haridelles attelées à cette voiture, pliant déjà sous le poids de harnais trop lourds raccommodés avec des ficelles, on se demandait si jamais on parviendrait au terme du voyage. On partait cependant et l'attelage enlevé d'un coup de fouet retentissant, prenait l'allure de chevaux fringants et fougueux: au milieu d'un nuage de poussière, avec un bruit de ferraille assourdissant, la vieille diligence s'enfonçait vers le sud.

Pendant des heures et des heures on roulait, cahoté de ci de là, au trot nonchalant des chevaux, s'arrêtant aux relais, poussant à la roue dans les endroits difficiles de la chebka, déblayant la route des grosses pierres qui l'encombrent, n'ayant

pour distraction que d'essayer de lier conversation avec ses compagnons de voyage Mozabites au visage impassible et impénétrable, d'écouter les lazzis d'une Ouled Nail, à la figure empourprée ou de contempler le vieux rabbin juif perdu dans ses méditations sur le sort d'Israël. Et quand après ce long voyage dans ces régions tristes, désolées, calcinées de la chebka, on parvenait, moulu, harrassé, au fameux colimaçon qui permet de gagner la vallée de l'Oued M'Zab, on était prié de descendre de voiture et d'achever la route à pied, tant l'état de la piste était précaire.

Aujourd'hui le téléphone relie Ghardaïa aux villes du Nord et les autobus confortables de la Compagnie Delaunay ou de l'entreprise Boukamel, vous entraînent rapidement en moins de dix heures de Djelfa à la capitale du M'Zab. Et nous ne sommes encore qu'au début de cette ère nouvelle de la locomotion rapide à travers le Sahara ! Bientôt, Ghardaïa sera aux portes d'Alger et c'est en se promenant qu'on viendra au M'Zab se reposer en pleine tranquillité de notre vie moderne intensive.

Grâce à la Compagnie Transatlantique, le touriste peut maintenant séjourner à Ghardaïa fort agréablement, dans un palace comportant tout le confort désirable. De son rocking-chaise, il peut à loisir, admirer les perspectives que lui offre la vallée avec ses villages de Mélika, Beni-Isguen, Bou-Noura, El-Atteuf se dominant mutuellement et encerclés de leurs murailles comme des forteresses féodales. De l'autre côté, Ghardaïa s'étage devant lui, se détachant sur l'horizon de verdure de la palmeraie.

Les promenades ne manquent pas et sont pleines d'intérêt. Les rives de l'Oued, ce sentier qui borde la muraille de la ville avec ces palmiers poussant près des puits qu'il abritent quelque peu de leur ombrage, offrent au flaneur des sites délicieux ; il peut y rêver aux accords disgracieux mais combien particuliers des poulies qui grincent ou gémissent sous l'effort des ânes ou des chameaux tirant, dans leur chemin de hâlage, sur les cordes des puits pour remonter à la surface l'eau parfois si rare dans ce pays de la sécheresse. Il peut traverser ce barrage, formé des immondices séculaires de la ville, jeté au travers de la vallée pour retenir les eaux de l'oued quand par hasard, jour de joie et de bonheur, il vient à cou-

ler et, de là, s'égarer dans ces jardins verdoyants cultivés à grand peine et parfois à grands frais. Il peut encore remonter l'oued jusqu'à la palmeraie où les travaux d'irrigation sont des merveilles de l'art hydraulique berbère absolument semblables à ceux de l'île de Djerba.

Se promener dans cette palmeraie, si bien décrite par Jean Bruhnes, est un véritable rêve. En été, elle regorge de monde : les Mozabites viennent chercher un peu de fraîcheur sous son épais rideau de verdure et l'exode des femmes de Ghardaïa vers ces jardins attrayants est un événement annuel qui oblige le sexe fort à abandonner momentanément les rues de la ville pour permettre à la longue thécrie caquetante et jacassante de déambuler loin des regards indiscrets des hommes. Et la ville elle-même avec ses quartiers parfaitement séparés abritant mozabites, juifs et arabes, avec sa place du marché si pittoresque, ses rues tortueuses encerclant la mosquée d'un genre si particulier, avec sa vie parfois si intense les jours de marché, ces chambâas à la mine altière et aux muscles vigoureux, ces mozabites gros et ventrus courant à leurs affaires, ces femmes drapées comme dans un sac de la tête aux pieds et se faufilent, rapides et craintives, de maisons en maisons, quel sujet d'étude pour celui qui veut observer !

Si l'on peut pénétrer aujourd'hui facilement au cœur du M'zab, si l'on peut contempler la nature de cette région dans toute son horreur ou toute sa beauté, avons-nous pénétré l'âme de cette race que les malheurs d'autrefois semblent avoir rendue si austère, connaissons-nous ses pensées, les sentiments qui l'animent ? Je ne le crois pas ; nous sommes d'ailleurs si peu psychologues ! Et dans notre prétention, certainement très justifiée, d'être à la tête du monde des idées, ne voulons-nous pas que toutes les races nous ressemblent, qu'elles aient les mêmes aspirations que nous, le même idéal ? Plus encore que nos autres sujets musulmans, le Mozabite, sous son air impassible, impénétrable, nous échappe presque complètement. Comme tout musulman, il est un diplomate parfait, ne laissant jamais deviner sa pensée, n'affirmant, ne niant jamais, mais descendant d'une race d'opprimés, il en a conservé la mentalité. Pour un rien, il se cabre, prenant ombrage de tout ; il se méfie de tout le monde mais il apitoye tout le monde sur son malheureux sort ; continuellement on l'opprime et c'est à la Société des

droits de l'homme qu'il a recours : pour un peu, il s'adresserait à la Société des Nations elle-même ; il met toujours en avant la pauvreté de son pays mais il ne parle pas des millions qui affluent de partout chaque année au bureau de poste de Ghardaïa ; il est misérable, mais aux dires des Chambaas, l'or pulvule au M'Zab et ces derniers ne demandent que la permission de l'amener au jour ; et la « chicaïa » est tellement en honneur au M'Zab, au grand profit des avocats, qu'on peut se demander si la chicane n'est pas d'origine mozabite. Ce que l'on ne saurait nier cependant, c'est sa parfaite connaissance des affaires, son esprit de décision, sa constance et sa tenacité, son aménité dans ses relations avec nous et, par-dessus tout, son amour pour ce bled désolé où il est venu abriter sa misère jadis, où il revient maintenant mourir.

De sa vie intime nous connaissons peu de choses car elle nous est encore très fermée. Il y a bien les on dit... On dit que dans ce village si propre, si coquet même où tous les soirs, accroupis autour de la place, revêtus de burnous immaculés, les habitants se disputent les enchères, le puritanisme qu'ils affectent, ici plus qu'ailleurs, ne serait que de façade : les caves des maisons regorgeraient d'alcool et de spiritueux et pour mieux fêter Bacchus, loin de tous regards indiscrets, on boucle les portes de la cité, à la tombée du jour, en priant les étrangers d'aller passer la nuit ailleurs. On dit que si les matrones se montrent implacables, féroces prétendent certains, vis à vis des jeunesses qui se laissent aller avant les justes noces, elles seraient beaucoup moins sévères pour les jeunes femmes dont les maris s'attardent trop au dehors : elles seraient même de merveilleuses entremetteuses. On dit que le trafic de la peau d'ébène est encore courant au M'Zab où les nègres soudanais sont nombreux, attachés aux familles du pays dans lesquelles ils mènent l'existence des affranchis de la Rome antique. On dit encore... mais que ne dit-on pas et toujours sans précision ! Aussi quel attrait pour ceux qui vont au M'Zab d'essayer de soulever le voile du mystère et de chercher à découvrir, après tant d'autres, ce qu'il nous dérobe encore !

Un soir de mai, assis sous les arcades de la place du marché devant le bureau du Caïd de Ghardaïa, je regardais le soleil couchant se jouer sur la mosquée en des teintes d'arc-en-ciel. Devant moi, gravissant la plate-forme sacrée de la prière, les

Mozabites, en passant, venaient rendre à Allah les devoirs du soir et repartaient ensuite vivement à leurs affaires. Tout en dégustant une tasse de thé à la menthe, je causais avec le Caïd Bellalou. C'est un des chefs qui a le plus d'envergure ; il a fait ses études au lycée d'Alger et, tout en restant mozabite et traditionaliste, son esprit est assez ouvert aux progrès de notre civilisation.

Nous parlions des familles mozabites, de leurs descendances et je lui demandais : « Est-il vrai, comme le prétend le vieux khodja Abdallah, que les Arabes possèdent leurs arbres généalogiques dans leur tête ? »

— Parfaitement, me répondit Bellalou ; les Mozabites connaissent exactement les ancêtres dont ils descendent ; de plus, ils ont des peaux.

Le mot me surprit quelque peu et me fit réfléchir ; mais il me sembla préférable de ne pas avoir l'air d'y prêter attention sur le moment même : ne faut-il pas être un tant soit peu diplomate avec les Indigènes ?

Le lendemain, je remis la conversation sur le même sujet et je demandais des explications sur cette révélation encore pleine de mystère pour moi. « Ce sont, me dit Bellalou, des peaux de moutons tannés sur lesquelles sont inscrits les noms des ancêtres et la filiation qui en est originaire. » Il s'agissait donc de vieux parchemins pouvant avoir un certain intérêt. J'avais lu dans la « Monographie du M'Zab » de Gouvion Saint Cyr une description de cette documentation familiale ; elle consiste en des parchemins, parfois très anciens, sur lesquels les noms des chefs de familles, issus d'un même ancêtre, sont inscrits les uns à la suite des autres, le seul mot « ben » indiquant la filiation. Ces parchemins sont enroulés autour d'un bâton et conservés dans des tubes en fer blanc. Etait-ce de ces documents ou d'autres dont voulait parler Bellalou ?

« Ces peaux, demandais-je, ont probablement leur utilité ! »

— « Elles servent à connaître la filiation des familles entre elles et, en cas de difficultés en matière de succession, elles permettent de départager les intéressés. — Toutes les familles du M'Zab possèdent-elles des parchemins analogues ? — Les grandes familles seulement. ils sont déposés généralement chez le Cadi qui est chargé de les mettre à jour. — Mais c'est fort intéressant ce que vous me racontez là, mon Cher Caïd, et vous

excitez ma curiosité. Ne pourriez-vous pas me montrer une de ces peaux ? — « C'est assez difficile, » me répondit Bellalou avec son air grave qui semble n'avoir jamais connu le sourire. — Et pourquoi donc ? — Il faut l'autorisation du Cadi, celle de la famille. — Vous les obtiendrez facilement ; y a-t-il d'autres formalités à remplir ? — Il faut faire une aumône. — Quel genre d'aumône et pour qui ? — Un plat de couscouss pour dix personnes pauvres. — Passe pour l'aumône ; c'est une œuvre charitable. Et encore ? Bellalou ne répondit rien d'abord et sembla réfléchir. Ne fallait-il pas encore, comme je l'ai su plus tard, l'autorisation de la « Holga », cette assemblée spirituelle des « Tolba » qui gouverne le M'Zab, décrète les excommunications, prive les mécréants de sépulture en terre sainte et des derniers sacrements religieux, décrets que les « Ghasala », chargées de laver les morts, exécutent avec leur furie de mégères ? Et le pouvoir temporel devait-il s'incliner devant le pouvoir spirituel ? « C'est tout », finit par me dire Bellalou. « Voyons, mon chère Caïd, essayez donc de résoudre toutes ces difficultés et de satisfaire ma curiosité ; je vous en serais très reconnaissant. — Je vais voir et je vous ferai connaître par mon secrétaire le jour et l'heure où il me sera possible de vous donner satisfaction. »

Pendant quarante huit heures, je n'eus aucune nouvelle de mon Caïd, mais le troisième, dans la matinée, son secrétaire venait me trouver et m'informait que son maître m'attendait.

Peu après, j'étais dans le bureau du chef de la tribu de Ghardaïa et bientôt, un petit bonhomme aux petits yeux malins, ventru, enveloppé complètement dans son burnous, y faisait son entrée ; Bellalou me présentait le Cadi de Ghardaïa. Après les salutations d'usage, ce dernier réclamait une grande table et nous étions invités à monter dans la salle des délibérations de la Djemaa.

Nous étions cinq seulement dans cette grande salle qui semblait devoir abriter un mystère : le Caïd et son frère, ancien instituteurs, le lieutenant de l'Annexe que j'avais emené avec moi, et enfin le Cadi qui, trouvant son burnous, faisait apparaître un long tube en fer blanc. Majestueusement, avec componction, il l'ouvrait et en sortait un long rouleau ficelé. La ficelle dé faite, il étalait sur la table deux grandes peaux de mouton tannées. La première était très ancienne et avait cette cou-

leur brun rouge des vieux parchemins brûlés par le temps. Une série de circonférences concentriques équidistantes, des rameaux de ligne partant du centre et s'épanouissant vers les bords s'offraient à mes yeux. Le Cadi, toujours très majestueux, nous donna des explications.

Le centre des circonférences concentriques, représentait l'ancêtre de la famille. Les fils de ce dernier avaient place dans le premier cercle et étaient reliés à leur Père par un trait coupant la première circonférence ; dans l'intérieur du cercle, une ligne reliait entre eux chacun des frères. Les fils de ces derniers occupaient le cercle suivant et ainsi de suite les descendants d'un même père reliés à lui par des traits occupant la circonférence précédente et ayant chacun son nom inscrit dans le cercle, de telle sorte que chaque cercle représentait une génération et qu'au fur et à mesure qu'on s'éloignait de l'ancêtre, les branches de l'arbre s'étendaient. Au bord du parchemin et en face de chaque branche était inscrit le nom de la maison, du douar, véritable patronymique de la famille issue du même auteur commun.

Je comptais vingt-deux cercles concentriques ; par suite, ce document embrassait des générations remontant à dix siècles environ. L'ancêtre de ces familles vivait donc à l'époque de l'émigration des Mozabites de Tiaret sur Ouargla.

Cet arbre généalogique, dont l'auteur n'avait pas cherché à faire remonter l'origine au Prophète, me sembla parfaitement authentique et non établi, comme tant d'autres, pour les besoins de la cause. Il était original et n'était en somme, qu'une sorte de projection sur un plan horizontal des arbres généalogiques habituels dessinés dans un plan vertical, ou encore, au lieu de considérer les branches issues d'un même tronc, l'auteur avait représenté la section de l'arbre.

Le second document était beaucoup plus récent. La peau de mouton tannée était encore toute blanche et le dessin, identique au précédent, avait été fait sur une feuille de papier collée sur le parchemin. Le Cadi me fit connaître qu'il représentait l'arbre généalogique de la même famille ; mais il était impossible, faute de place, de le continuer sur le parchemin précédent, il l'avait refait pour lui permettre sa mise à jour. Il m'expliqua que ces arbres généalogiques lui étaient d'une grande utilité pour la recherche des droits aux successions et me

montra avec quelle facilité il lui était permis de remonter d'un membre quelconque actuel à un de ces ancêtres et par suite, d'établir le degré de parenté de ce membre avec un autre membre issu du même ancêtre.

Et comme je remerciais le Cadi de ses explications fort intéressantes et de l'obligeance qu'il avait mise à satisfaire ma curiosité, le vieil instituteur, frère du Cadi, tirait à son tour, d'un petit étui en fer blanc, un parchemin, long de deux mètres, large de trente centimètres environ. C'était l'énumération des ancêtres de sa famille dont mention est faite dans l'ouvrage de Gouvion Saint Cyr. Ce document, dont une partie est fort ancienne, merveilleusement écrite en arabe, porte un cachet le faisant remonter à l'an 373 de l'hégire. Mais il ne contient qu'une succession de noms propres, indiquant par le « ben » la filiation: il n'a pas la valeur des précédents.

Les arbres généalogiques concentriques du M'Zab étaient une révélation pour moi. Était-ce une découverte ? Je revis la monographie de Gouvion Saint Cyr, les études sur le M'Zab du professeur Polonais Zmogoszewski de l'Université de Léopold ; j'interrogeais les Officiers des Affaires Indigènes qui avaient séjournés au M'Zab, en particulier le Commandant Cauvet, mon commensal pendant mon séjour à Ghardaïa, ancien commandant militaire de cette région qu'il a étudiée à fond ; je me renseignais près du Révérend Père Jacobetti, actuellement à Ghardaïa, véritable savant très documenté sur les origines berbères, en désespoir de cause, j'allais confier ma peine au vénérable Doyen de la Faculté de Droit, M. Morand, véritable érudit en toutes les questions musulmanes: tous ignoraient l'existence des arbres généalogiques concentriques.

Grâce à la confiance que j'inspire à mon ami le Caïd Yahia ben Bahmed Bellalou, à l'amitié qu'il me témoigne et dont je le remercie, j'avais soulevé un peu le voile des secrets du M'Zab.

Colonel BURAT.

Campagne de Kroumirie⁽¹⁾

Le Général Vincendon complimenta ses troupes sur leur bonne tenue au feu et adressa à sa brigade l'Ordre du jour suivant :

« Partie à 3 h. 30 du matin, ainsi que l'ordre en avait été
« donné, la brigade a gravi les pentes du Fedj-el-Kala et se
« trouvait à 7 heures au rocher Mancoura, sans quitter le sac,
« marchant et combattant avec un entrain admirable; aussi le
« général n'a-t-il pas hésité à pousser jusqu'au sommet du Dje-
« hel-Oum-Skek, position superbe, en tout 25 à 30 kilomètres
« Le fanion du Général a été planté à 4 heures, sur la cîme du
« rocher d'où l'on découvre Tabarca et les vaisseaux français
au mouillage. »

.....

27 avril

Séjour de la brigade au camp de Kef-Chéraga

Le camp est établi sur un plateau rocailleux et très fourré, qu'on est obligé de déblayer à coups de pioche et de hache, pour tendre les cordes de piquets. Il est orienté Sud-Ouest-Nord-Est et forme un carré très allongé, dont les faces 1, 2 et 3 sont occupées par l'infanterie et le génie, l'artillerie occupe la face 4 ; l'Etat-major, l'ambulance, le convoi et les différents services campent dans l'intérieur du carré. Quant au goum, il campe en dehors, à une certaine distance de la face 4, la moins exposée.

De cet étroit plateau entouré de ravins profonds, dont les pentes sont souvent taillées à pic, on domine une partie du pays des Kroumirs qui s'étend tout à l'entour, couvert de broussailles et de taillis et défriché de place en place, avec parfois de jolies

(1) V. Bulletin 3^e trimestre 1929 n° 119.